

Mesdames, Messieurs,  
Chers Camarades, Chers Amis,  
Chère Fabienne,

Tous les militants présents à Blanqui lundi 23 juillet, apprenant la nouvelle de l'accident de Jean, ont été proprement abasourdis. Très vite, la stupeur a fait place à une immense douleur devant une mort inéluctable qui allait nous priver d'un compagnon, d'un camarade, d'un frère... une immense douleur devant l'injustice de voir partir avant sa soixante et unième année un homme ayant su mener une vie au service des autres et qui nous donnait chaque jour un exemple d'équilibre et une leçon de vie.

Oui, la peine des militants du Livre, de la Fédération et de la CGT est considérable. Jean était écouté et respecté dans la profession. Mais, bien au delà, Jean était apprécié et aimé de toutes celles et ceux qui ont milité à ses côtés.

C'était un vrai gars du Livre. Imprimeur — et fier à juste titre de son métier — Jean avait été formé jeune et avait commencé à travailler chez Bussières à Saint Amand Montrond dès 14 ans. Il y était resté jusqu'à son départ au service militaire. À 16 ans, il adhéra à la CGT. Démobilisé, Jean revint chez Bussières puis tenta l'aventure à Montluçon en imprimant le quotidien « Centre Matin » jusqu'à sa fermeture.

Doté de son livret fédéral, Jean décida en 1969 de monter à Paris. Le bureau de placement du labeur l'envoya en septembre pour un coup de main de 8 jours à la PPI. Il y resta plus de 20 ans, en devint le secrétaire du Comité d'entreprise et mena jusqu'au bout à Bagnolet la lutte contre la casse des entreprises graphiques de Paris et de sa banlieue.

À la fermeture de la PPI, fin 1991, Jean se retrouva sans emploi. Il resta marqué autant par cette belle lutte que par cette période de chômage toujours traumatisante.

Fort heureusement, cette expérience, ces qualités humaines et ces compétences allaient pouvoir être mises au service du mouvement syndical, de la CGT.

À la demande du secrétariat du labeur du SGL, Jean est devenu pour une dizaine d'années permanent du syndicat, assumant la responsabilité de secrétaire administratif et de trésorier.

C'est là que j'ai appris à le connaître. J'aimais chez lui l'homme chaleureux, le militant travailleur, celui qui donnait l'exemple. J'ai découvert son bon sens berrichon associé à son ironie d'ouvrier de la banlieue. Jean était un homme droit, fidèle à ses convictions, à ses amitiés. Il savait le montrer lorsque c'était nécessaire.

Jean connaissait finement les situations diverses des entreprises du labeur ; il prenait toujours en compte l'état d'esprit des gars, connaissait l'attitude des patrons, imaginait facilement les craintes des délégués. Il partageait l'angoisse des chômeurs et animait aux cotés des militants bénévoles le bureau de placement du syndicat. À tous, il essayait d'être utile. Il se dévouait, tout simplement, donnait de son temps, de sa personne, de l'expérience qu'il avait acquise.

En même temps, Jean participait pleinement à la réflexion collective du syndicat, à son objectif d'unir, de rassembler. Il savait avec finesse évaluer les évolutions, les avancées comme les reculs.

Jean était un homme joyeux, agréable à vivre. La convivialité lui était naturelle, il aimait plaisanter mais sans jamais être blessant.

C'était un vrai syndicaliste : humain, résolu et fraternel.

Jean a assumé différents mandats au sein de notre fédération. Élu au Comité exécutif national, il fut précieux dans l'activité du labeur, notamment la RBD, et le suivi de groupes de taille nationale et internationale.

Soucieux du rôle du syndicat sur la question de la formation professionnelle, il fut membre du Conseil d'administration de l'AFIG, devenu Médiagraf.

Jean était entier et était le même partout : au football, sa passion sportive, comme en politique avec son engagement en 1970 au Parti communiste français. Lorsqu'il s'investissait, ce n'était pas à moitié : à Choisy-le-Roi, au club de foot, dans la vie locale ou au stand de la Fête de l'Huma...

En football comme en politique, Jean était lucide et exigeant sur le respect des principes, des valeurs. Les valeurs du sport, c'était tout à la fois le respect des règles et de l'adversaire, le geste désintéressé pour le plaisir et la beauté, l'effort à l'entraînement et la éventuellement la performance à la fin. Les principes du communisme français étaient pour Jean la défense des humbles et de la classe ouvrière, la solidarité internationale, l'union populaire pour changer la société et mettre à bas le règne du capital. Lorsque ces principes ou ces valeurs étaient écornés, Jean souffrait en silence.

Jean était modeste. Il préférait agir plutôt qu'être vu. Il se mettait plus souvent en avant pour remplir des tâches, essayer d'éventuels reproches que pour recevoir les félicitations ou apparaître sur les photos.

Jean BELLIER était cela et bien plus... C'est pour cela que nous l'aimions, nous ses camarades syndiqués de Paris et de toute la fédération, nous qui sommes ici mais aussi tous ceux qui n'ont pu venir aujourd'hui. Tous rendent un hommage fraternel ému à Jean, tous adressent à Fabienne son épouse, Carole sa fille et Lilou sa petite-fille leurs condoléances les plus sincères et les assurent de leur soutien le plus affectueux.

Jean, notre douleur maintenant, à l'instant de te dire adieu, n'est pas moins vive. Nous la garderons longtemps. Mais plus forts que la douleur, ton souvenir et ton parcours resteront beaucoup plus longtemps dans nos esprits ainsi que dans nos cœurs.

Au revoir, ami et camarade ! Au revoir Jean !